

nul mot d'amour n'avait été échangé entre eux : ils ne s'étaient rencontrés qu'aux repas et durant les soirées d'hiver, sous l'œil du père. . . . Mais hier soir, William était rentré, portant sous le bras son fier diplôme : le vieux docteur lui avait mis sur les deux joues deux gros baisers, il lui avait fait un discours paternel où il avait parlé de son avenir. . . . « Travaillez, travaillez toujours, dans un an vous rentrerez en famille, vous trouverez bientôt quelque brave fille avec qui vous vous marierez . . . » Sur quoi Marguerite était sortie. . . . quand elle rentra, elle avait les yeux rouges ; William l'avait vu. C'était à son tour de pleurer.

Le docteur de Villers était riche.

Le docteur Robertson était pauvre.

William et Marguerite pouvaient-ils s'aimer ?

Et que faire ? Il restait à William un an à passer à l'Université : le temps d'écrire sa thèse !

Pouvait-il continuer à demeurer sous le toit du docteur dont il aimait la fille ? . . . L'honneur ne lui commandait-il pas de partir, de partir sur le champ et au loin ! . . . Et partir ! . . . n'était-ce pas renoncer au premier amour de sa vie ? William remuait toutes ces pensées et elles déchiraient son cœur. Enfin, s'armant de courage, et prêt à briser ce pauvre cœur de ses deux mains, s'il le fallait, il descendit.

Le vieux docteur était au bureau, William y entra.

II.

Dans sa chambre, Marguerite, elle aussi, pleurait. . . . Assise devant une tapisserie, dont l'aiguille pendait immobile entre ses doigts, ses yeux fixés vaguement dans le vide, elle y cherchait un rayon d'espérance qui ne venait pas. Elle aussi, se demandait que faire ? La solution lui venait bien ; que lui importait, à elle, que William fut pauvre. . . ? il était bon et elle l'aimait. . . mais son père, son vieux père, qui n'avait vécu que pour elle, qui n'avait travaillé que pour elle. . . vendrait-il, lui ? . . . N'allait-elle pas désoler sa vieillesse. . . ? Il fallait donc abandonner William, et alors il lui venait un sanglot à la gorge et de grosses larmes roulaient de ses yeux.

Soudain la porte s'ouvrit, le docteur entra.

Marguerite n'eut pas le temps de sécher ses larmes, elle se couvrit les yeux de ses deux mains.

— Eh bien, Marguerite, tu pleures, qu'as-tu donc ?

Marguerite ne sut rien répondre, tant son cœur débordait.

Le père, ému, s'assit à côté d'elle, lui passa son bras autour du cou, et doucement, à son

oreille, de sa voix la plus tendre : « Allons ! lui dit-il, allons Marguerite, ne pleure plus ! . . . William vient de canser avec moi. . . . L'aimes-tu ? O mon enfant, ô ma chère Marguerite, si tu l'aimes, ce n'est pas moi qui m'opposerai à ton bonheur ! »

Marguerite était dans les bras de son père, pas un mot ne sortait de sa bouche, elle l'embrassait, elle l'embrassait encore, mais elle ne pouvait parler !

Le calme vint : il y eut un long entretien entre le père et la fille : « Eh bien ! c'est fait, dit le père en terminant ; il est bon, il est franc, il est honnête, il travaille, je crois que tu seras heureuse avec lui ! Je l'aime bien moi-même d'ailleurs, je vais te l'amener. »

— Non, père, non pas si tôt ! j'ai peur. . . . je ne sais ! Laisse-moi prier d'abord !

— Bien, chère, prie, prie ! Dieu voit plus clair que nous !

Marguerite se mit à deux genoux devant sa table et pria ! Elle était heureuse ! Elle remerciait Dieu ! . . . Tout à coup, elle eut un frémissement, elle serra ses deux mains sur son cœur, comme pour empêcher qu'il n'éclatât et, comme une folle, elle descendit chez son père.

III.

Une heure après, le docteur monta chercher William et tandis qu'il descendaient ensemble : « Marguerite désire vous parler devant moi, lui dit-il. » William sentit son cœur se serrer comme dans un étau.

— Allons ! du courage ! lui dit-il encore, et tons deux entrèrent au salon où Marguerite les attendait.

Le docteur fit asseoir William devant lui, Marguerite était à sa droite, pâle et profondément émue, mais sans une larme cette fois. Elle avait rassemblé tout son courage comme une vierge qui marche au martyre.

— William, dit-elle, mon père m'a dit que vous m'aimiez ; moi aussi je vous aime. Mais . . . ce n'est pas possible, il y entre nous un abîme. auquel vous n'avez pas songé.

William sursauta, frappé d'un coup de foudre.

— Nous n'avons pas la même religion, William : vous êtes protestant, je suis catholique !

Dans des pays où la religion protestante et la religion catholique se côtoient chaque jour, on se fait à des habitudes de tolérance réciproque, qui font oublier pour ainsi dire les divergences. William et Marguerite avaient vécu ensemble sans songer combien leur croyances les séparaient. Marguerite, dans la première émotion de son amour, ne l'avait pas